

---

LES PETITS CHEFS-D'ŒUVRE

---

LA BOËTIE

---

LA SERVITUDE

VOLONTAIRE

OU LE CONTR'UN

*Réimprimé sur le manuscrit d'Henry de Mesmes*

PAR D. JOUAUST



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

---

M DCCC LXXII











LA  
SERVITUDE VOLONTAIRE  
OU LE CONTR'UN

TIRAGE A PETIT NOMBRE.

Il a été fait un tirage spécial de :

25 exemplaires sur papier de Chine (Nos 1 à 25).

25 — sur papier Whatman (Nos 26 à 50).

---

50 exemplaires numérotés.

LA BOËTIE

---

LA SERVITUDE

VOLONTAIRE

OU LE CONTR'UN

*Réimprimé sur le manuscrit d'Henry de Mesmes*

PAR D. JOUAUST



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

---

M DCCG LXXII

311805 10

30181052 11

311805 10

311805 10





## AVANT-PROPOS

**C**ECI est bien le livre le plus curieux et le plus étonnant qui ait jamais paru. Rien de plus hardi, mais aussi rien de plus honnête, n'a été écrit « à l'honneur de la liberté contre les tyrans », pour employer les paroles de Montaigne. Toutes les déclamations modernes sur le même sujet n'ont rien dit de plus que ce petit traité, qu'on prendrait, dit M. Villemain, pour « un manuscrit antique trouvé « dans les ruines de Rome sous la statue brisée « du plus jeune des Gracques ». Les principes de la liberté et de l'égalité humaine s'y trouvent affirmés aussi hautement et aussi complètement que possible; l'auteur va même, dans ses emportements

a

*contre les abus de l'autorité, jusqu'à en nier le principe. Mais aussi quelle loyauté, quel profond et sincère amour de l'humanité, dans cette haine vigoureuse de la tyrannie! Et quand La Boëtie vient nous dire que la nature, « ministre de Dieu », nous a tous faits à « mesme forme » et à « mesme moule », n'ajoute-t-il pas aussitôt que c'est « afin de nous entreconnoistre tous pour « compagnons, ou plustost pour freres »? « Si « elle a fait, dit-il, quelque avantage de son « bien, soit au corps ou en l'esprit, aus uns plus « qu'aus autres, si n'a elle pourtant entendu « nous mettre en ce monde comme dans un « camp clos, et n'a pas envoyé icy bas les plus « forts ni les plus avisez, comme des brigans armés dans une forest, pour y gourmander les « plus foibles; mais plustost faut-il croire que, « faisant ainsi les parts aus uns plus grandes, aus « autres plus petites, elle vouloit faire place à la « fraternelle affection, afin qu'elle eust où s'em- « ploier, aians les uns puissance de donner aide, « les autres besoin d'en recevoir. » Charité, égalité, étaient tout un pour La Boëtie.*

*On peut, du reste, comme preuve de l'honnêteté et du patriotisme de La Boëtie, et de son éloigne-*

ment de toute idée révolutionnaire, citer ce que Montaigne en a écrit pour détourner de lui un reproche auquel il s'était, il est vrai, un peu exposé :

« Il avoit une maxime souverainement em-  
 « preinte en son ame, d'obeyr et de se soub-  
 « mestre tres-religieusement aus loix sous les-  
 « quelles il estoit nay. Il ne fut jamais un meil-  
 « leur citoyen ny plus affectionné au repos de sa  
 « patrie, ny plus ennemy des remuemens et  
 « nouvelletez de son temps. Il eût bien plustost  
 « employé sa suffisance à les esteindre que à leur  
 « fournir de quoy les esmouvoir d'avantage. »

*On a beaucoup discuté si la SERVITUDE VOLONTAIRE avait été inspirée à son auteur par les événements contemporains, ou si elle n'était qu'une dissertation faite à un point de vue général, traitée, comme dit Montaigne, « en son enfance, par « maniere d'exercitation seulement, comme « sujet vulgaire et tracassé en mille endroits « des livres ». Certaines personnes ont pensé que la SERVITUDE VOLONTAIRE était un cri de douloureuse indignation arraché à La Boétie par les sanglantes représailles que le connétable de Montmorency exerça, en 1648, sur la ville de Bordeaux, à la suite d'une émeute motivée par une nouvelle ag-*

gravation de l'impôt du sel. Cette opinion peut s'accorder avec la date donnée d'abord par Montaigne à ce traité, puisque, dans toutes les éditions des *ESSAIS* imprimées de son vivant, il dit que *La Boétie* (né en février 1530) le composa à l'âge de dix-huit ans. Il est vrai que sur l'exemplaire annoté de sa main et sur celui de Bordeaux, il a substitué lui-même le chiffre de 16 à celui de 18. Mais est-il admissible que Montaigne n'ait pas été fixé tout d'abord sur une date aussi importante dans l'existence de son plus intime ami, et que, l'erreur une fois commise, il l'ait laissée subsister dans plusieurs éditions successives? Et n'est-il pas plus probable que, dans l'intérêt de celui qu'il aimait d'une « ardente affection », le bon Montaigne ait commis là une innocente supercherie, pour donner le change à une opinion qui avait dû nécessairement déjà se former à cette époque, et à laquelle la date donnée par les précédentes éditions assurait un certain crédit?

Sans doute il est difficile de trouver, dans la *SERVITUDE VOLONTAIRE*, des allusions bien directes aux personnages ou aux événements contemporains. Qu'on veuille bien cependant se reporter à ce passage où l'auteur s'indigne de voir le peuple

« souffrir les pilleries, les paillardises, les cruau-  
 « tés..... d'un seul hommeau, le plus souvent  
 « le plus lache et femelin de la nation; non pas  
 « accoustumé à la poudre des batailles, mais an-  
 « core à grand peine au sable des tournois; non  
 « pas qui puisse par force commander aux  
 « hommes, mais tout empesché de servir vile-  
 « ment à la moindre femmelette ». *Ce prince  
 cruel, lâche, efféminé, partageant sa vie entre les  
 tournois et ses maîtresses, ne désigne-t-il pas suffi-  
 samment Henri II, qui venait de souiller son règne  
 par les massacres de Bordeaux?*

*Quoi qu'il en soit, on ne doit pas considérer la  
 SERVITUDE VOLONTAIRE comme un écrit politique  
 dans la véritable acception du mot; et ce qui lui  
 enlève ce caractère, c'est que La Boétie l'écrivit  
 pour lui-même, afin de donner satisfaction à une  
 indignation mal contenue, mais ne le livra jamais  
 à l'impression; ce qui n'empêcha pas l'œuvre inédite  
 de courir de tous côtés en manuscrit « ès  
 « mains de gens d'entendement » et d'être très-  
 lue et très-goûtée. Montaigne, sur le point de la  
 donner à la suite de son chapitre de l'Amitié, se ravisa,  
 « ayant trouvé que cet ouvrage a esté mis en  
 « lumiere à mauvaise fin par ceux qui cherchent*

« à troubler et changer l'estat de nostre police  
« sans se soucier s'ils l'amenderont ». *Il faisait ici  
allusion à la publication de la SERVITUDE VOLON-  
TAIRE dans le tome III des MÉMOIRES DE L'ÉTAT  
DE FRANCE sous CHARLES NEUFIESME, ouvrage pro-  
testant qui, pour prouver qu'en ce temps-là « plu-  
« sieurs catholiques commencerent à se mescon-  
« tenter du gouvernement des affaires », réunit  
plusieurs écrits analogues parmi lesquels se trouve  
le traité de La Boétie.*

*La première édition de ces Mémoires est de 1576,  
et deux années auparavant, en 1574, un livre pu-  
blié à Édimbourg, le RÉVEILLE MATIN DES FRAN-  
ÇOIS ET DE LEURS VOISINS, avait donné une assez  
grande partie de la SERVITUDE VOLONTAIRE, mais  
en se gardant bien d'en nommer l'auteur. Ce RÉ-  
VEILLE MATIN se compose de deux grands dia-  
logues; à la fin du second, dont les personnages  
sont un historiographe et un politique, celui-ci en-  
tame une diatribe contre les tyrans, et après quel-  
ques paroles de son cru, destinées à dissimuler la  
fraude, il récite un long passage du discours de La  
Boétie, sans en prévenir l'historiographe, lequel  
paraît, à juste titre, enchanté de l'éloquence de son  
interlocuteur. C'est donc jusqu'à présent dans le*

RÉVEILLE MATIN DES FRANÇOIS que se trouve la première manifestation imprimée de la SERVITUDE VOLONTAIRE.

Après sa publication dans les MÉMOIRES DE L'ÉSTAT DE FRANCE, elle ne reparut plus que cent cinquante ans plus tard, dans les différentes éditions de Montaigne données par Coste; et depuis lors il ne s'est guère fait de réimpression des ESSAIS à laquelle on n'ait cru devoir la joindre. Le texte que nous avons adopté, et le seul auquel devront avoir égard les futurs éditeurs de *La Boétie*, est celui qu'a donné M. le docteur Payen à la suite de sa remarquable notice, publiée en 1853. C'est la reproduction d'un manuscrit ayant appartenu à Henri de Mesmes, ami de Montaigne, et qui est conservé à la Bibliothèque Nationale. Il s'y trouve joint aux matériaux d'une réfutation de la SERVITUDE VOLONTAIRE qu'Henri de Mesmes avait préparée, et à laquelle il ne donna pas suite. Pour tous les détails relatifs à ce manuscrit, nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer le lecteur à la notice déjà citée du docteur Payen.

La SERVITUDE VOLONTAIRE, appelée aussi LE CONTR'UN, peut se résumer en quelques mots. Les rois, quels qu'ils soient, rois par droit de con-

quête, rois par droit de naissance, ou rois électifs, sacrifient la liberté de leurs sujets à la satisfaction de leurs passions et au maintien de leur autorité. Le tyran n'est qu'un, ses sujets sont des millions ; étant plusieurs millions contre un seul, s'ils vivent en servitude, c'est volontairement, puisqu'ils n'auraient qu'à n'en plus vouloir pour s'en affranchir. La force du tyran se compose de l'argent qu'on lui donne et des secours qu'on lui prête : c'est donc le peuple qui, en se donnant à lui corps et biens, forge lui-même les chaînes de son esclavage. Pour abattre le tyran, point n'est besoin de le combattre : il suffit de lui refuser la substance qui le fait vivre, et il tombera bientôt comme une branche sèche et morte.

Le CONTR'UN indique bien le moyen de supprimer le tyran, mais ne dit pas ce qu'il faut mettre à sa place, et c'est là le grand défaut de ce traité, qui ne conclut à rien.

Ce n'est, nous dit M. Prévost-Paradol, « qu'un  
« cri éloquent contre la servitude, mais qui  
« nous explique à peine en quoi elle consiste,  
« et qui est bien loin de nous donner la raison  
« véritable de son existence... La Boétie n'a  
« point cherché où commence la tyrannie, où

« finit le pouvoir légitime, nécessaire au main-  
« tien de toute société humaine..... Il soulève  
« plus de questions qu'il n'en résout, et, en  
« agitant avec une éloquence si brûlante ce  
« triste sujet de méditation pour les plus nobles  
« intelligences, il nous instruit moins qu'il ne  
« nous oblige à penser. »

*Le livre de la SERVITUDE VOLONTAIRE a été diversement apprécié. Les contemporains de l'auteur ont été presque unanimes dans les éloges qu'ils lui ont accordés, et cette appréciation générale est pour nous une nouvelle preuve que le traité de La Boétie n'était pas regardé comme un écrit politique; car c'est le propre des œuvres de ce genre de soulever en même temps des enthousiasmes et des colères. Bien au contraire, l'admiration qu'inspira tout d'abord cet écrit était calme et convaincue, toute littéraire, et se mêlait à un profond sentiment d'estime et de sympathie pour le caractère de l'auteur. C'est dans la postérité que la SERVITUDE VOLONTAIRE a trouvé des juges sévères et parfois injustes. Nous n'avons pas à formuler nous-même ici un jugement dont nous laisserons au lecteur et le mérite et la responsabilité. Toutefois, sans partager l'enthousiasme de Lamennais, qui voit un peu La*

Boétie dans l'auréole d'un précurseur des doctrines modernes, comme aussi sans accepter les yeux fermés la dédaigneuse appréciation de Sainte-Beuve, qui déclare que le CONTR'UN n'est qu'un chef-d'œuvre de seconde année de rhétorique, un des mille forfaits classiques qui se commettent au sortir de Tite-Live et de Plutarque, nous nous rangeons volontiers à l'opinion de M. Chevreul, qui le juge un des monuments les plus remarquables de la prose française au seizième siècle.

Bien que nous ne fassions pas ici une biographie, il ne nous est pas permis de quitter La Boétie sans mentionner au moins l'amitié historique qui exista entre lui et Montaigne. C'est au parlement de Bordeaux, vers la fin de l'année 1557, que Montaigne connut La Boétie, son collègue. L'intimité s'établit rapidement entre eux. Ces deux âmes si bien faites pour s'entendre se donnèrent subitement l'une à l'autre, comme si elles eussent eu le pressentiment du peu de durée qui était réservé à leur union. Jamais amitié ne fut plus vive et plus entière, et n'entraîna avec elle de regrets plus sincères et plus touchants. Écoutons Montaigne nous parler de l'ami, du « frère » qu'il a perdu :

« Si je compare ma vie toute aux quatre ou

« cinq années qu'il m'a esté donné de jouyr de  
« la douce compagnie et societé de ce person-  
« nage, ce n'est que fumée, ce n'est qu'une  
« nuit obscure et ennuyeuse. Depuis le jour que  
« je le perdy, je ne fay que trainer languissant,  
« et les plaisirs mesmes qui s'offrent à moy, au  
« lieu de me consoler, me redoublent le regret  
« de sa perte. Nous estions à moitié de tout :  
« il me semble que je luy desrobe sa part.  
« J'estois desja si fait et accoustumé à estre  
« deuxiesme par tout qu'il me semble n'estre  
« plus qu'à demy.

« Il n'est action ou imagination où je ne le  
« trouve à dire, comme si eût-il bien fait à  
« moy : car, de mesme qu'il me surpassoit d'une  
« distance infinie en toute autre suffisance et  
« vertu, aussi faisoit-il au devoir de l'amitié. »

*L'amitié de ces deux hommes, si belle et si touchante, a inspiré à M. Prévost-Paradol une page pleine d'éloquence et de poésie; et puisque le nom de cet écrivain revient de nouveau sous notre plume, sans doute à cause de l'analogie de son sort avec celui de La Boëtie, tous deux ayant été enlevés dans la force de l'âge et avant d'avoir produit des œuvres décisives, nous lui emprunterons encore, en*

*témoignage de notre sympathie et de nos regrets, les quelques lignes qui termineront cette trop longue notice.*

« Montaigne, dit-il, a écrit sur lui un chapitre des *ESSAIS*; lui-même il a écrit la *SERVITUDE VOLONTAIRE*, et le voilà immortel, car son nom est étroitement uni aux mots d'*amitié* et de *liberté*, mots divins que rien n'efface du langage des hommes. »

D. JOUAUST.





LA

# SERVITUDE VOLONTAIRE

OU LE CONTR'UN

---

*D'avoir plusieurs seigneurs aucun bien je n'y voy;  
Qu'un, sans plus, soit le maistre, et qu'un seul soit le roy,*

ce disoit Ulysse en Homere, parlant en public.  
S'il n'eust rien plus dit, sinon

*D'avoir plusieurs seigneurs aucun bien je n'y voy,*

c'estoit autant bien dit que rien plus; mais, au  
lieu que pour le raisonner il falloit dire que la  
domination de plusieurs ne pouvoit estre bonne,

I

puisque la puissance d'un seul, deslors qu'il prend ce tiltre de maistre, est dure et desraisonnable, il est allé adjouster, tout au rebours,

*Qu'un, sans plus, soit le maistre, et qu'un seul soit le roy.*

Il en faudroit, d'aventure, excuser Ulysse, auquel possible lors estoit besoin d'user de ce langage pour appaiser la revolte de l'armée, conformant, je croy, son propos plus au temps qu'à la verité. Mais à parler à bon escient, c'est un extreme malheur d'estre subject à un maistre, duquel on ne se peut jamais asseurer qu'il soit bon, puisqu'il est tousjours en sa puissance d'estre mauvais quand il voudra; et d'avoir plusieurs maistres, c'est, autant qu'on en a, autant de fois estre extremement malheureux. Si ne veux je pas, pour ceste heure, debattre ceste question tant pourmenée, « si les autres façons de republicque sont meilleures que la monarchie », encore voudrois je sçavoir, avant que mettre en doute quel rang la monarchie doit avoir entre les republicques, si elle en y doit avoir aucun, pource qu'il est malaisé de croire qu'il y ait rien de public en ce gouvernement, où tout est à un. Mais ceste question est reservée pour un autre

temps, et demanderoit bien son traité à part, ou plustost ameneroit quand et soy toutes les disputes politiques.

Pour ce coup, je ne voudrois sinon entendre, comm' il se peut faire que tant d'hommes, tant de bourgs, tant de villes, tant de nations endurent quelque fois un tyran seul, qui n'a puissance que celle qu'ils lui donnent ; qui n'a pouvoir de leur nuire, sinon tant qu'ils ont vouloir de l'endurer ; qui ne sçauroit leur faire mal aucun, sinon lors qu'ils aiment mieulx le souffrir que lui contredire. Grand' chose certes, et toutefois si commune qu'il s'en faut de tant plus douloir et moins s'esbahir voir un million d'hommes servir miserablement, aiant le col sous le joug, non pas contrains par une plus grande force, mais aucunement (ce semble) enchantés et charmés par le nom seul d'UN, duquel ils ne doivent ni craindre la puissance, puis qu'il est seul, ny aimer les qualités, puis qu'il est en leur endroit inhumain et sauvage. La foiblesse d'entre nous hommes est telle qu'il faut souvent que nous obeissions à la force ; il est besoin de temporiser, nous ne pouvons pas tousjours estre les plus forts. Doncques, si une nation est contrainte

par la force de la guerre de servir à un, comme la cité d'Athenes aus trente tirans, il ne se faut pas esbahir qu'elle serve, mais se plaindre de l'accident; ou bien plustost ne s'esbair ni ne s'en plaindre, mais porter le mal patiemment et se reserver à l'advenir à meilleure fortune.

Nostre nature est ainsi, que les communs devoirs de l'amitié emportent une bonne partie du cours de nostre vie; il est raisonnable d'aimer la vertu, d'estimer les beaux faicts, de reconnoistre le bien d'où l'on l'a receu, et diminuer souvent de nostre aise pour augmenter l'honneur et avantage de celui qu'on aime et qui le mérite. Ainsi doncques, si les habitans d'un païs ont trouvé quelque grand personnage qui leur ait monstré par espreuve une grand' preveoiance pour les garder, une grand' hardiesse pour les défendre, un grand soing pour les gouverner; si, de là en avant, ils s'apprivoisent de lui obeïr et s'en fier tant que de lui donner quelques avantages, je ne sçay si ce seroit sagesse, tant qu'on l'oste de là où il faisoit bien, pour l'avancer en lieu où il pourra mal faire; mais certes sy ne pourroit il faillir d'y avoir de la bonté, de ne craindre point mal de celui duquel on n'a receu que bien.

Mais, ô bon Dieu! que peut estre cela? comment dirons nous que cela s'appelle? quel malheur est celui là? quel vice, ou plustost quel malheureux vice? voir un nombre infini de personnes non pas obéir, mais servir; non pas estre gouvernés, mais tirannisés; n'aians ni biens, ni parens, femmes ny enfans, ni leur vie mesme qui soit à eux! souffrir les pilleries, les paillardises, les cruautés, non pas d'une armée, non pas d'un camp barbare contre lequel il faudroit despendre son sang et sa vie devant, mais d'un seul; non pas d'un Hercule ny d'un Samson, mais d'un seul hommeau, et le plus souvent le plus lasche et femelin de la nation; non pas accoustumé à la poudre des batailles, mais encore à grand peine au sable des tournois; non pas qui puisse par force commander aux hommes, mais tout empesché de servir vilement à la moindre femelle! Appellerons nous cela lascheté? dirons nous que ceux qui servent soient couards et recreus? Si deux, si trois, si quatre ne se defendent d'un, cela est estrange, mais touteffois possible; bien pourra l'on dire lors, à bon droict, que c'est faute de cœur. Mais si cent, si mille endurent d'un seul, ne dira l'on pas qu'ils ne

veulent point, non qu'ils n'osent pas se prendre à luy, et que c'est non couardise, mais plustost mespris ou desdain? Si l'on void, non pas cent, non pas mille hommes, mais cent païs, mille villes, un million d'hommes, n'assaillir pas un seul, duquel le mieulx traité de tous en reçoit ce mal d'estre serf et esclave, comment pourrons nous nommer cela? est ce lascheté? Or, il y a en tous vices naturellement quelque borne, outre laquelle ils ne peuvent passer : deux peuvent craindre un, et possible dix; mais mille, mais un million, mais mille villes, si elles ne se deffendent d'un, cela n'est pas couardise, elle ne va point jusques là; non plus que la vaillance ne s'estend pas qu'un seul eschelle une forteresse, qu'il assaille une armée, qu'il conquiste un royaume. Doncques quel monstre de vice est cecy qui ne merite pas encore le tiltre de couardise, qui ne trouve point de nom assés vilain, que la nature desadvoue avoir fait et la langue refuse de nommer?

Qu'on mette d'un costé cinquante mil hommes en armes, d'un autre autant; qu'on les range en bataille, qu'ils viennent à se joindre, les uns libres combattans pour leur franchise, les

autres pour la leur oster : ausquels promettra l'on par conjecture la victoire? lesquels pensera l'on qui plus gaillardement iront au combat, ou ceux qui esperent pour guerdon de leurs peines l'entretienement de leur liberté, ou ceux qui ne peuvent attendre autre loyer des coups qu'ils donnent ou qu'ils recoivent que la servitude d'autrui? Les uns ont tousjours devant les yeux le bon heur de la vie passée, l'attente de pareil aise à l'advenir; il ne leur souvient pas tant de ce peu qu'ils endurent le temps que dure une bataille, comme de ce qu'il leur conviendra à jamais endurer, à eux, à leurs enfans et à toute la postérité. Les autres n'ont rien qui les enhardie qu'une petite pointe de convoitise qui se rebousche soudain contre le danger et qui ne peut estre si ardante que elle ne se doive, ce semble, esteindre de la moindre goutte de sang qui sorte de leurs plaies. Aus batailles tant renommées de Miltiade, de Leonide, de Themistocle, qui ont esté données deux mil ans y a et qui sont ancores aujourd'hui aussi fresches en la mémoire des livres et des hommes comme si c'eust esté l'aultr' hier, qui furent données en Grece pour le bien des Grecs et pour l'exemple

de tout le monde ; qu'est ce qu'on pense qui donna à si petit nombre de gens, comme estoient les Grecs, non le pouvoir, mais le cœur de soutenir la force de tant de navires que la mer mesme en estoit chargée ; de défaire tant de nations, qui estoient en si grand nombre que l'escadron des Grecs n'eust pas fourni, s'il eust fallu, des cappitaines aus armées des ennemis, sinon qu'il semble qu'à ces glorieux jours là ce n'estoit pas tant la bataille des Grecs contre les Perses, comme la victoire de la liberté sur la domination, de la franchise sur la convoitise ?

C'est chose estrange d'ouïr parler de la vaillance que la liberté met dans le cœur de ceux qui la deffendent ; mais ce qui se fait en tous païs, par tous les hommes, tous les jours, qu'un homme mastine cent mille et les prive de leur liberté, qui le croiroit, s'il ne faisoit que l'ouïr dire et non le voir ? et, s'il ne se faisoit qu'en païs estranges et lointaines terres, et qu'on le dit, qui ne penseroit que cela fut plustost feint et trouvé que non pas véritable ? Encores ce seul tiran, il n'est pas besoin de le combattre, il n'est pas besoin de le defaire, il est de soymesme defait, mais que le païs ne consente à sa servitude ;

il ne faut pas luy oster rien, mais ne lui donner rien; il n'est pas besoin que le païs se mette en peine de faire rien pour soy, pourveu qu'il ne face rien contre soy. Ce sont donc les peuples mesmes qui se laissent ou plustost se font gourmander, puis qu'en cessant de servir ils en seroient quittes; c'est le peuple qui s'asservit, qui se coupe la gorge, qui, aiant le chois ou d'estre serf ou d'estre libre, quitte sa franchise et prend le joug; qui consent à son mal, ou plustost le pourchasse. S'il lui coustoit quelque chose à recouvrer sa liberté, je ne l'en presserois point, combien qu'estce que l'homme doit avoir plus cher que de se remettre en son droit naturel, et, par maniere de dire, de beste revenir homme; mais encore je ne desire pas en lui si grande hardiesse; je lui permets qu'il aime mieux une je ne sçay quelle seureté de vivre miserablement qu'une douteuse espérance de vivre à son aise. Quoi, si pour avoir liberté il ne faut que la desirer, s'il n'est besoin que d'un simple vouloir, se trouvera il nation au monde qui l'estime encore trop chere, la pouvant gagner d'un seul souhait, et qui pleigne sa volonté à recouvrer le bien lequel il devoit racheter au prix de son sang,

et lequel perdu, tous les gens d'honneur doivent estimer la vie desplaisante et la mort salutaire? Certes, comme le feu d'une petite estincelle devient grand et toujours se renforce, et plus il trouve de bois, plus il est prest d'en brusler, et, sans qu'on y mette de l'eau pour l'esteindre, seulement en n'y mettant plus de bois, n'ayant plus que consommer, il se consomme soy-même et vient sans force aucune et non plus feu : pareillement les tirans, plus ils pillent, plus ils exigent, plus ils ruinent et détruisent, plus on leur baille, plus on les sert, de tant plus ils se fortifient et deviennent toujours plus forts et plus frais pour aneantir et détruire tout ; et si on ne leur baille rien, si on ne leur obeît point, sans combattre, sans fraper, ils demeurent nuds et deffaits et ne sont plus rien, sinon que comme la racine, n'ayant plus d'humeur ou aliment, la branche devient sèche et morte.

Les hardis, pour acquérir le bien qu'ils demandent, ne craignent point le dangier ; les advisés ne refusent point la peine : les lasches et engourdis ne savent ni endurer le mal, ni recouvrer le bien ; ils s'arrestent en cela de les souhaitter, et la vertu d'y pretendre leur est ostée par leur

lascheté; le desir de l'avoir leur demeure par la nature. Ce desir, ceste volonté est commune aus sages et aus indiscrets, aus courageus et aus couars, pour souhaitter toutes choses qui, estant acquises, les rendroient heurus et contens : une seule chose en est à dire, en laquelle je ne sçay comment nature defaut aus hommes pour la desirer, c'est la liberté, qui est touteffois un bien si grand et si plaisant, qu'elle perdue, tous les maus viennent à la file, et les biens mesme qui demeurent après elle perdent entierement leur goust et sçaveur, corrompus par la servitude : la seule liberté, les hommes ne la desirent point, non pour autre raison, ce semble, sinon que s'ils la desiroient, ils l'auroient, comme s'ils refusoient de faire ce bel acquist, seulement par ce qu'il est trop aisé.

Pauvres et misérables, peuples insensés, nations opiniastres en vostre mal et aveugles en vostre bien, vous vous laissés emporter devant vous le plus beau et le plus clair de vostre revenu, piller vos champs, voller vos maisons et les despouiller des meubles anciens et paternels! vous vivés de sorte que vous ne vous pouvés vanter que rien soit à vous; et sembleroit que

meshui ce vous seroit grand heur de tenir à ferme vos biens, vos familles et vos vies; et tout ce degast, ce malheur, ceste ruine, vous vient, non pas des ennemis, mais certes oui bien de l'ennemy et de celui que vous faites si grand qu'il est, pour lequel vous allés si courageusement à la guerre, pour la grandeur duquel vous ne refusés point de présenter à la mort vos personnes. Celui qui vous maîtrise tant n'a que deus yeulx, n'a que deus mains, n'a qu'un corps, et n'a autre chose que ce qu'a le moindre homme du grand et infini nombre de vos villes; sinon que l'avantage que vous luy faites pour vous détruire. D'où a il pris tant d'yeulx, dont il vous espie, si vous ne les luy baillés? comment a il tant de mains pour vous fraper, s'il ne les prend de vous? Les pieds dont il foule vos cités, d'où les a il, s'ils ne sont des vostres? Comment a il aucun pouvoir sur vous, que par vous? Comment vous oseroit il courir sus, s'il n'avoit intelligence avec vous? Que vous pourroit il faire, si vous n'estiés receleurs du larron qui vous pille, complices du meurtrier qui vous tue, et traistres à vous mesmes? Vous semés vos fruicts, afin qu'il en face le degast; vous meublés et remplissés

vos maisons, afin de fournir à ses pilleries; vous nourrissez vos filles, afin qu'il ait de quoy saouler sa luxure; vous nourrissez vos enfans, afin que, pour le mieulx qu'il leur sçauroit faire, il les mene en ses guerres, qu'il les conduise à la boucherie, qu'il les face les ministres de ses convoitises et les executeurs de ses vengeance; vous rompez à la peine vos personnes, afin qu'il se puisse mignarder en ses délices et se veautrer dans les sales et vilains plaisirs; vous vous affoiblissés, afin de le rendre plus fort et roide à vous tenir plus courte la bride; et de tant d'indignités, que les bestes mesmes ou ne les sentiroient point, ou ne l'endureroient point, vous pouvés vous en delivrer, si vous l'essaiés, non pas de vous en delivrer, mais seulement de le vouloir faire. Soiés resolu de ne servir plus, et vous voilà libres. Je ne veux pas que vous le poussiés ou l'ebransliés, mais seulement ne le soustenés plus, et vous le verrés, comme un grand colosse à qui on a desrobé la base, de son pois mesme fondre en bas et se rompre.

Mais certes les medecins conseillent bien de ne mettre pas la main aux plaies incurables, et je ne fais pas sagement de vouloir prescher en cecy

le peuple qui a perdu, long temps a, toute congnissance, et duquel, puis qu'il ne sent plus son mal, cela monstre assés que sa maladie est mortelle. Cherchons donc par conjecture, si nous en pouvons trouver, comment s'est ainsi si avant enracinée ceste opiniastre volonté de servir, qu'il semble maintenant que l'amour mesme de la liberté ne soit pas si naturelle.

Premierement, cela est, comme je croy, hors de doute que, si nous vivions avec les droits que la nature nous a donné et avec les enseignemens qu'elle nous apprend, nous serions naturellement obeïssans aus parens, sujets à la raison, et serfs de personne. De l'obeïssance que chacun, sans autre advertissement que de son naturel, porte à ses père et mère, tous les hommes s'en sont tesmoins, chacun pour soy. De la raison, si elle nait avec nous, ou non, qui est une question debattue à fons par les academiques et touchée par toute l'escole des philosophes; pour ceste heure je ne penserai point faillir en disant cela, qu'il y a en nostre ame quelque naturelle semence de raison, laquelle, entretenue par bon conseil et coustume, florit en vertu, et au contraire, souvent ne pouvant durer contre les vices survenus,

estouffée s'avorte. Mais certes, s'il y a rien de clair ni d'apparent en la nature et où il ne soit pas permis de faire l'aveugle, c'est cela que la nature, la ministre de Dieu, la gouvernante des hommes, nous a tous faits de mesme forme et, comme il semble, à mesme moule, afin de nous entreconnoistre tous pour compaignons ou plustost pour frères ; et si, faisant les partages des présens qu'elle nous faisoit, elle a fait quelque avantage de son bien, soit au corps ou en l'esprit, aus uns plus qu'aus autres, si n'a elle pourtant entendu nous mettre en ce monde comme dans un camp clos, et n'a pas envoyé icy bas les plus forts ny les plus aviséz, comme des brigans armés dans une forest, pour y gourmander les plus foibles ; mais plustost faut il croire que, faisant ainsi les parts aus uns plus grandes, aus autres plus petites, elle vouloit faire place à la fraternelle affection, afin qu'elle eut où s'employer, aians les uns puissance de donner aide, les autres besoin d'en recevoir. Puis doncques que ceste bonne mere nous a donné à tous toute la terre pour demeure, nous a tous logés aucunement en mesme maison, nous a tous figurés à mesme patron, afin que chacun se peust mirer et

quasi reconnoistre l'un dans l'autre; si elle nous a donné à tous ce grand present de la voix et de la parolle pour nous accointer et fraterniser davantage, et faire, par la commune et mutuelle declaration de nos pensées, une communion de nos volontés; et si elle a tasché par tous moiens de serrer et estreindre si fort le nœud de nostre alliance et société; si elle a montré, en toutes choses, qu'elle ne vouloit pas tant nous faire tous unis que tous uns, il ne faut pas faire doute que nous ne soions tous naturellement libres, puis que nous sommes tous compaignons, et ne peut tomber en l'entendement de personne que nature ait mis aucun en servitude, nous aiant tous mis en compaignie.

Mais, à la verité, c'est bien pour neant de debattre si la liberté est naturelle, puis qu'on ne peut tenir aucun en servitude sans lui faire tort, et qu'il n'i a rien si contraire au monde à la nature, estant toute raisonnable, que l'injure. Reste doncques la liberté estre naturelle, et par mesme moien, à mon advis, que nous ne sommes pas nez seulement en possession de nostre franchise, mais aussi avec affection de la deffendre. Or, si d'aventure nous faisons quelque doute en

cela, et sommes tant abastardis que ne puissions reconnoistre nos biens ni semblablement nos naïves affections, il faudra que je vous face l'honneur qui vous appartient, et que je monte, par maniere de dire, les bestes brutes en chaire, pour vous enseigner vostre nature et condition. Les bestes, ce maid' Dieu ! si les hommes ne font trop les sourds, leur crient, VIVE LIBERTÉ. Plusieurs en y a d'entre elles qui meurent aussy tost qu'elles sont prises : comme le poisson quitte la vie aussy tost que l'eau, pareillement celles là quittent la lumiere et ne veulent point survivre à leur naturelle franchise. Si les animaux avoient entre eux quelques preeminences, ils feroient de celles là leur noblesse. Les autres, des plus grandes jusques aus plus petites, lors qu'on les prend, font si grand' resistance d'ongles, de cornes, de bec et de pieds, qu'elles declarent assés combien elles tiennent cher ce qu'elles perdent ; puis, estans prises, elles nous donnent tant de signes apparens de la congnoissance qu'elles ont de leur malheur, qu'il est bel à voir que dores en là ce leur est plus languir que vivre, et qu'elles continuent leur vie plus pour plaindre leur aise perdu que pour se plaire en servitude.

Que veut dire autre chose l'elephant qui, s'estant defendu jusques à n'en pouvoir plus, n'i voiant plus d'ordre, estant sur le point d'estre pris, il enfonce ses machoires et casse ses dents contre les arbres, sinon que le grand desir qu'il a de demourer libre, ainsi qu'il est, luy fait de l'esprit et l'advise de marchander avec les chasseurs si, pour le pris de ses dens, il en sera quitte, et s'il sera receu à bailler son ivoire et paier ceste rançon pour sa liberté? Nous apas-tions le cheval deslors qu'il est né pour l'appri-voiser à servir; et si ne le sçavons nous si bien flatter que, quand ce vient à le domter, il ne morde le frein, qu'il ne rue contre l'esperon, comme (ce semble) pour monstrier à la nature et tesmoigner au moins par là que, s'il sert, ce n'est pas de son gré, ains par nostre contrainte. Que faut il donc dire?

*Mesmes les bœufs sous le pois du joug geignent,  
Et les oiseaux dans la cage se pleignent,*

comme j'ai dit autrefois, passant le temps à nos rimes françoises : car je ne craindray point, escrivant à toi, ô Longa, mesler de mes vers, desquels je ne te lis jamais que, pour le semblant

que tu fais de t'en contenter, tu ne m'en faces tout glorieux. Ainsi donc, puisque toutes choses qui ont sentiment, deslors qu'elles l'ont, sentent le mal de la sujétion et courent après la liberté; puis que les bestes, qui ancore sont faites pour le service de l'homme, ne se peuvent accoustumer à servir qu'avec protestation d'un desir contraire, quel mal encontre a esté cela qui a peu tant denaturer l'homme, seul né, de vrai, pour vivre franchement et lui faire perdre la souvenance de son premier estre et le desir de le reprendre?

Il y a trois sortes de tirans : les uns ont le royaume par élection du peuple, les autres par la force des armes, les autres par succession de leur race. Ceus qui les ont acquis par le droit de la guerre, ils s'y portent ainsi qu'on connoit bien qu'ils sont (comme l'on dit) en terre de conquête. Ceus là qui naissent rois ne sont pas communement gueres meilleurs, ains estans nés et nourris dans le sein de la tyrannie, tirent avec le lait la nature du tiran, et font estat des peuples qui sont sous eus comme de leurs serfs hereditaires; et, selon la complexion à laquelle ils sont plus enclins, avarés ou prodigues, tels qu'ils sont,

ils font du royaume comme de leur heritage. Celui à qui le peuple a donné l'estat devoit estre (ce me semble) plus supportable, et le seroit, comme je croy, n'estoit que deslors qu'il se voit eslevé par dessus les autres, flatté par je ne sçay quoy qu'on appelle la grandeur, il delibere de n'en bouger point : communement celui là fait estat de rendre à ses enfans la puissance que le peuple lui a baillé ; et deslors que ceus là ont pris ceste opinion, c'est chose estrange de combien ils passent, en toutes sortes de vices et mesmes en la cruauté, les autres tirans, ne voians autre moien pour assurer la nouvelle tyrannie que d'estreindre si fort la servitude et estranger tant leurs subjects de la liberté, qu'ancore que la memoire en soit fresche, ils la leur puissent faire perdre. Ainsi, pour en dire la verité, je voi bien qu'il y a entr'eus quelque différence, mais de choisis, je ni en vois point ; et estant les moiens de venir aus regnes divers, tousjours la façon de regner est quasi semblable : les esleus, comme s'ils avoient pris des toreaus à domter, ainsi les traictent ils ; les conquerans en font comme de leur proie ; les successeurs pensent d'en faire ainsi que de leurs naturels esclaves.

Mais à propos, si d'avanture il naissoit aujourd'huy quelques gens tous neufs, ni accoustumés à la subjection, ni affriandés à la liberté, et qu'ils ne sçeussent que c'est ni de l'un ni de l'autre, ni à grand' peine des noms; si on leur presentoit ou d'estre serfs, ou vivre francs, selon les loix desquelles ils ne s'accorderoient, il ne faut pas faire doute qu'ils n'aimassent trop mieulx obeïr à la raison seulement que servir à un homme; sinon possible que ce fussent ceux d'Israël, qui, sans contrainte ni aucun besoin, se firent un tiran : duquel peuple je ne lis jamais l'histoire que je n'en aye trop grand despit, et quasi jusques à en devenir inhumain pour me resjouïr de tant de maus qui lui en advindrent. Mais certes tous les hommes, tant qu'ils ont quelque chose d'homme, devant qu'ils se laissent assujeter, il faut l'un des deus, qu'ils soient contrains ou déceus : contrains par les armes estrangeres, comme Sparthe ou Athenes par les forces d'Alexandre, ou par les factions, ainsi que la seigneurie d'Athenes estoit devant venue entre les mains de Pisistrat; par tromperie perdent ils souvent la liberté, et, en ce, ils ne sont pas si souvent seduits par autrui comme ils sont trompés

par eus mesmes : ainsi le peuple de Siracuse, la maïstresse ville de Sicile (on me dit qu'elle s'appelle aujourd'hui Sarragousse), estant pressé par les guerres, inconsiderement ne mettant ordre qu'au danger présent, esleva Denis, le premier tiran, et lui donna la charge de la conduite de l'armée, et ne se donna garde qu'il l'eut fait si grand, que ceste bonne piece là, revenant victorieus, comme s'il n'eust pas vaincu ses ennemis, mais ses citoiens, se feit, de cappitaine, roy, et de roy, tiran. Il n'est pas croiable comme le peuple, deslors qu'il est assujetti, tombe si soudain en un tel et si profond oubly de la franchise, qu'il n'est pas possible qu'il se resveille pour la ravoïr, servant si franchement et tant volontiers qu'on diroit, à le voir, qu'il a non pas perdu sa liberté, mais gagné sa servitude. Il est vray qu'au commencement on sert contraint et vaincu par la force ; mais ceus qui viennent après servent sans regret et font volontiers ce que leurs devanciers avoient fait par contrainte. C'est cela que les hommes naissans sous le joug, et puis nourris et eslevés dans le servage, sans regarder plus avant, se contentent de vivre comme ils sont nés, et ne pensans point avoir autre bien ni

autre droict que ce qu'ils ont trouvé, ils prennent pour leur naturel l'estat de leur naissance. Et touteffois il n'est point d'heritier si prodigue et nonchalant, que quelque fois ne passe les yeux sur les registres de son pere, pour voir s'il jouïst de tous les droicts de sa succession, ou si l'on a rien entrepris sur lui ou son prédécesseur. Mais certes la coustume, qui a en toutes choses grand pouvoir sur nous, n'a en aucun endroit si grand vertu qu'en cecy, de nous enseigner à servir et, comme l'on dit de Mitridat qui se fit ordinaire à boire le poison, pour nous apprendre à avaler et ne trouver point amer le venin de la servitude. L'on ne peut pas nier que la nature n'ait en nous bonne part, pour nous tirer là où elle veut et nous faire dire bien ou mal nez; mais si faut il confesser qu'elle a en nous moins de pouvoir que la coustume : pource que le naturel, pour bon qu'il soit, se perd s'il n'est entretenu; et la nourriture nous fait tousjours de sa façon, comment que ce soit, maugré la nature. Les semences de bien que la nature met en nous sont si menues et si glissantes qu'elles ne peuvent endurer le moindre heurt de la nourriture contraire; elles ne s'entretiennent pas si aisement comme elles

s'abatardissent, se fondent et viennent à rien : ne plus ne moins que les arbres fructiers, qui ont bien tous quelque naturel à part, lequel ils gardent bien si on les laisse venir, mais ils le laissent aussi tost pour porter d'autres fructs estrangiers et non les leurs, selon qu'on les ente. Les herbes ont chacune leur propriété, leur naturel et singularité ; mais toutesfois le gel, le temps, le terroir ou la main du jardinier y adjoustent ou diminuent beaucoup de leur vertu : la plante qu'on a veu en un endroit, on est ailleurs empesché de la reconnoistre. Qui verroit les Venitiens, une poignée de gens vivans si librement que le plus meschant d'entr'eulx ne voudroit pas estre le roy de tous, ainsi nés et nourris qu'ils ne reconnoissent point d'autre ambition sinon à qui mieulx advisera et plus soigneusement prendra garde à entretenir la liberté, ainsi appris et faits dès le berceau qu'ils ne prendroient point tout le reste des félicités de la terre pour perdre le moindre point de leur franchise ; qui aura veu, dis-je, ces personnages là, et au partir de là s'en ira aus terres de celui que nous appellons Grand Seigneur, voiant là les gens qui ne veulent estre nez que pour le servir, et qui pour maintenir sa

puissance abandonnent leur vie, penseroit il que ceus là et les autres eussent un mesme naturel, ou plustost s'il n'estimeroit pas que, sortant d'une cité d'hommes, il estoit entré dans un parc de bestes? Licurge, le policeur de Sparte, avoit nourri, ce dit on, deux chiens, tous deus freres, tous deus allaités de mesme laict, l'un engraisé en la cuisine, l'autre accoustumé par les champs au son de la trompe et du huchet, voulant monstrier au peuple lacedemonien que les hommes sont tels que la nourriture les fait, mit les deus chiens en plain marché, et entr'eus une soupe et un lievre : l'un courut au plat et l'autre au lievre. « Toutesfois, dit-il, si sont ils freres. » Doncques celui là, avec ses loix et sa police, nourrit et fait si bien les Lacedemoniens, que chacun d'eux eut plus cher de mourir de mille morts que de reconnoistre autre seigneur que la loy et la raison.

Je prens plaisir de ramentévoir un propos que tindrent jadis un des favoris de Xerxès, le grand roy des Persans, et deux Lacedemoniens. Quand Xerxe faisoit les appareils de sa grande armée pour conquerir la Grece, il envoya ses ambassadeurs par les cités gregeoises demander de l'eau

et de la terre : c'estoit la façon que les Persans avoient de sommer les villes de se rendre à eus. A Athenes ni à Sparte n'envoia il point, pource que ceus que Daire, son pere, y avoit envoyé, les Athéniens et les Spartains en avoient jetté les uns dedans les fossés, les autres dans les puits, leur disants qu'ils prinsent hardiment de là de l'eau et de la terre pour porter à leur prince : ces gens ne pouvoient souffrir que, de la moindre parole seulement, on touchast à leur liberté. Pour en avoir ainsi usé, les Spartains congneurent qu'ils avoient encouru la haine des dieus, mesme de Talhybie, le dieu des herauds : ils s'adviserent d'envoyer à Xerxe, pour les apaiser, deus de leurs citiens, pour se presenter à lui, qu'il feist d'eulx à sa guise, et sepaiait de là pour les ambassadeurs qu'ils avoient tué à son pere. Deux Spartains, l'un nommé Sperte et l'autre Bulis, s'offrirent de leur gré pour aller faire ce paiement. De fait ils y allerent, et en chemin ils arriverent au palais d'un Persan qu'on nommoit Indarne, qui estoit lieutenant du roy en toutes les villes d'Asie qui sont sur les costes de la mer. Il les recueillit fort honorablement et leur fit grand chère et, après plusieurs propos

tombans de l'un en l'autre, il leur demanda pourquoi ils refusoient tant l'amitié du roy. « Voiés, dit-il, Spartains, et connoissés par moy comment le roy sçait honorer ceulx qui le valent, et pensés que si vous estiez à lui, il vous feroit de mesme : si vous estiés à lui et qu'il vous eust connu, il n'i a celui d'entre vous qui ne fut seigneur d'une ville de Grece. — En cecy, Indarne, tu ne nous sçauois donner bon conseil, dirent les Lacedemoniens, pource que le bien que tu nous promets, tu l'as essayé, mais celui dont nous jouissons, tu ne sçais que c'est : tu as esprouvé la faveur du roy; mais de la liberté, quel goust elle a, combien elle est douce, tu n'en sçais rien. Or, si tu en avois tasté, toymesme nous conseilerois de la defendre, non pas avec la lance et l'escu, mais avec les dens et les ongles. » Le seul Spartain disoit ce qu'il falloit dire, mais certes et l'un et l'autre parloit comme il avoit esté nourry; car il ne se pouvoit faire que le Persan eut regret à la liberté, ne l'ayant jamais eue, ni que le Lacedemonien endurast la sujétion, aiant gousté de la franchise.

Caton l'utiquain, estant encore enfant et sous la verge, alloit et venoit souvent chés Sylla le

dictateur, tant pource qu'à raison du lieu et maison dont il estoit, on ne lui refusoit jamais la porte, qu'aussi ils estoient proches parens. Il avoit tousjours son maistre quand il y alloit, comme ont accoustumé les enfans de bonne maison. Il s'apperceut que dans l'hostel de Sylla, en sa presence ou par son commandement, on emprisonnoit les uns, on condamnoit les autres; l'un estoit banni, l'autre estranglé; l'un demandoit la confiscation d'un citoien, l'autre la teste: en somme, tout y alloit non comme chés un officier de ville, mais comme chés un tiran de peuple, et c'estoit non pas un parquet de justice, mais un ouvroir de tyrannie. Si dit lors à son maistre ce jeune gars : « Que ne me donnés vous un poignard? Je le cacherai sous ma robe: je entre souvent dans la chambre de Sylla avant qu'il soit levé, j'ay le bras assés fort pour en despescher la ville. » Voilà certes une parolle vraiment appartenante à Caton : c'estoit un commencement de ce personnage, digne de sa mort. Et neantmoins qu'on ne die ni son nom ni son pais, qu'on conte seulement le fait tel qu'il est, la chose mesme parlera et jugera l'on, à belle aventure, qu'il estoit Romain et né de-

dans Romme, et lors qu'elle estoit libre. A quel propos tout ceci? Non pas certes que j'estime que le pais ni le terroir y facent rien, car en toutes contrées, en tout air, est amère la sujettion et plaisant d'estre libre; mais par ce que je suis d'avis qu'on ait pitié de ceux qui, en naissant, se sont trouvés le joug au col, ou bien que on les excuse, ou bien qu'on leur pardonne, si, n'aians veu seulement l'ombre de la liberté et n'en estant point avertis, ils ne s'apperçoivent point du mal que ce leur est d'estre esclaves. S'il y avoit quelque país, comme dit Homere des Cimmeriens, où le soleil se monstre autrement qu'à nous, et après leur avoir éclairé six mois continuels, il les laisse sommeillans dans l'obscurité sans les venir revoir de l'autre demie année, ceux qui naistroient pendant ceste longue nuit, s'ils n'avoient pas oui parler de la clarté, s'esbairoit on si, n'aians point veu de jours, ils s'accoustumoient aus tenebres où ils sont nez, sans desirer la lumiere? On ne plaint jamais ce que l'on n'a jamais eu, et le regret ne vient point sinon qu'après le plaisir, et tousjours est, avec la congnoissance du mal, la souvenance de la joie passée. La nature de l'homme est bien

d'estre franc et de le vouloir estre, mais aussi sa nature est telle que naturellement il tient le pli que la nourriture lui donne.

Disons donc, ainsi qu'à l'homme toutes choses lui sont comme naturelles, à quoy il se nourrit et accoustume, mais cela seulement lui est naïf à quoi sa nature simple et non altérée l'appelle : ainsi la premiere raison de la servitude volontaire, c'est la coustume : comme des plus braves courtaus, qui au commencement mordent le frein et puis s'en jouent, et là où n'a gueres ruoient contre la selle, ils se parent maintenant dans les harnois et tous fiers se gorgiasent sous la barde. Ils disent qu'ils ont esté tousjours sujets, que leurs peres ont ainsi vescu ; ils pensent qu'ils sont tenus d'endurer le mal et se font acroire par exemples, et fondent eus mesmes sous la longueur du tems la possession de ceus qui les tirannisent ; mais, pour vrai, les ans ne donnent jamais droit de mal faire, ains agrandissent l'injure. Toujours s'en trouve il quelques uns, mieulx nés que les autres, qui sentent le pois du joug et ne se peuvent tenir de le secouer ; qui ne s'apprivoisent jamais de la subjection, et qui tousjours, comme Ulysse, qui par mer et par

terre cherchoit tousjours de voir de la fumée de sa case, ne se peuvent tenir d'aviser à leurs naturels privileges et de se souvenir de leurs predecesseurs et de leur premier estre; ce sont volontiers ceus là qui, aians l'entendement net et l'esprit clairvoiant, ne se contentent pas, comme le gros populas, de regarder ce qui est devant leurs pieds s'ils n'advisent et derrière et devant et ne rememorent encore les choses passées pour juger de celles du temps advenir et pour mesurer les presentes; ce sont ceus qui, aians la teste d'eus mesmes bien faite, l'ont encore polie par l'estude et le sçavoir: ceus là, quand la liberté seroit entierement perdue et toute hors du monde, l'imaginent et la sentent en leur esprit, et encore la savourent, et la servitude ne leur est de goust, pour tant bien qu'on l'accoustre.

Le grand Turc s'est bien avisé de cela, que les livres et la doctrine donnent, plus que toute autre chose, aus hommes le sens et l'entendement de se reconnoistre et d'haïr la tyrannie; j'entens qu'il n'a en ses terres gueres de gens sçavans ni n'en demande. Or, communément, le bon zele et affection de ceux qui ont gardé maugré le temps la devotion à la franchise, pour

si grand nombre qu'il y en ait, demeure sans effect pour ne s'entreconnoistre point : la liberté leur est toute ostée, sous le tiran, de faire, de parler et quasi de penser, ils deviennent tous singuliers en leurs fantasies : doncques Mome, le Dieu moqueur, ne se moqua pas trop quand il trouva cela à redire en l'homme que Vulcan avoit fait, dequoi il ne lui avoit mis une petite fenestre au cœur, afin que par là on peut voir ses pensées. L'on vouldist bien dire que Brute, Casse et Casque, lors qu'ils entreprirent la delivrance de Romme, ou plustost de tout le monde, ne voulurent pas que Cicéron, ce grand zelateur du bien public s'il en fut jamais, fust de la partie, et estimerent son cœur trop foible pour un fait si haut : ils se fioient bien de sa volonté, mais ils ne s'asseuroient point de son courage. Et touteffois, qui voudra discourir les faits du temps passé et les annales anciennes, il s'en trouvera peu ou point de ceus qui, voians leur païs mal mené et en mauvaises mains, aient entrepris d'une intention bonne, entiere et non feinte, de le délivrer, qui n'en soient venus à bout, et que la liberté, pour se faire paroistre, ne se soit elle mesme fait espaule. Harmode,

Aristogiton, Thrasybule, Brute le vieux, Valere et Dion, comme ils l'ont vertueusement pensé, l'exécuterent heureusement : en tel cas, quasi jamais à bon vouloir ne defaut la fortune. Brute le jeune et Casse osterent bien heureusement la servitude, mais en ramenant la liberté ils moururent ; non pas miserablement (car quel blasphème seroit ce de dire qu'il y ait eu rien de misérable en ces gens là, ni en leur mort ni en leur vie?), mais certes au grand dommage, perpetuel malheur et entiere ruine de la republique, laquelle fut, comme il semble, enterrée avec eus. Les autres entreprises qui ont esté faites depuis contre les empereurs romains n'estoient que conjurations de gens ambitieus, lesquels ne sont pas à plaindre des inconveniens qui leur en sont advenus, estant bel à voir qu'ils désiroient, non pas oster, mais remuer la couronne, prétendans chasser le tiran et retenir la tyrannie. A ceux cy je ne voudrois pas moymesme qu'il leur en fut bien succédé, et suis content qu'ils aient monstré, par leur exemple, qu'il ne faut pas abuser du saint nom de liberté pour faire mauvaise entreprise.

Mais pour revenir à notre propos, duquel je

m'estois quasi perdu, la premiere raison pourquoy les hommes servent volontiers est pource qu'ils naissent serfs et sont nourris tels. De ceste cy en vient un'autre, qu'aisement les gens deviennent, sous les tirans, lasches et effeminés : dont je sçay merueilleusement bon gré à Hypocras, le grand père de la medecine, qui s'en est pris garde, et l'a ainsi dit en l'un de ses livres qu'il institue « Des maladies ». Ce personnage avoit certes en tout le cœur en bon lieu, et le monstra bien lors que le grand roy le voulut attirer près de lui à force d'offres et grands présens, il luy respondit franchement qu'il feroit grand conscience de se mesler de guerir les Barbares qui vouloient tuer les Grecs, et de bien servir par son art à lui qui entreprenoit d'asservir la Grece. La lettre qu'il lui envoya se void encore aujourd'hui parmi ses autres œuvres, et tesmoignera pour jamais de son bon cœur et de sa noble nature. Or, est il doncques certain qu'avec la liberté se perd tout en un coup la vaillance. Les gens sujets n'ont point d'allegresse au combat ni d'aspreté : ils vont au danger quasi comme attachés et tous engourdis, par manière d'acquit, et ne sentent point bouillir dans

leur cœur l'ardeur de la franchise qui fait mépriser le peril et donne envie d'achapter, par une belle mort entre ses compagnons, l'honneur et la gloire. Entre les gens libres, c'est à l'envi à qui mieulx mieux, chacun pour le bien commun, chacun pour soi, ils s'attendent d'avoir tous leur part au mal de la defaite ou au bien de la victoire ; mais les gens asservis, outre ce courage guerrier, ils perdent aussi en toutes autres choses la vivacité, et ont le cœur bas et mol et incapable de toutes choses grandes. Les tirans connoissent bien cela, et, voians qu'ils prennent ce pli pour les faire mieulx avachir ancore, ils aident ils.

Xenophon, historien grave et du premier rang entre les Grecs, a fait un livre auquel il fait parler Simonide avec Hieron, tiran de Syracuse, des miseres du tiran. Ce livre est plein de bonnes et graves remonstrances, et qui ont aussi bonne grace, à mon advis, qu'il est possible. Que pleust à Dieu que les tirans qui ont jamais esté l'eussent mis devant les yeux et s'en fussent servis de miroir ! je ne puis pas croire qu'ils n'eussent reconnu leurs verrues et eu quelque honte de leur taches. En ce traité il conte la peine enquoy

sont les tirans, qui sont contrains, faisant mal à tous, se craindre de tous. Entre autres choses, il dit cela, que les mauvais rois se servent d'étrangers à la guerre et les souldoient, ne s'osans fier de mettre à leurs gens à qui ils ont fait tort les armes en main. (Il y a bien eu de bons rois qui ont eu à leur soulde des nations estrangeres, comme des François mesmes, et plus encore d'autrefois qu'aujourd'huy, mais à une autre intention, pour garder les leurs, n'estimant rien le dommage de l'argent pour espargner les hommes. C'est ce que disoit Scipion, ce croi je, le grand Afriquain, qu'il aimeroit mieux avoir sauvé un citoien que défait cent ennemis.) Mais, certes, cela est bien assuré, que le tiran ne pense jamais que sa puissance lui soit assurée, sinon quand il est venu à ce point qu'il n'a sous lui homme qui vaille : donques à bon droit lui dira on cela, que Thrason ou Terence se vante avoir reproché au maistre des elephans :

*Pour cela si brave vous estes  
Que vous aves charge des bestes.*

Mais ceste ruse de tirans d'abestir leurs subjects ne se peut pas congnoistre plus clairement que

par ce que Cyrus fit envers les Lydiens, après qu'il se fut emparé de Sardis, la maistresse ville de Lydie, et qu'il eust pris à merci Cresus, ce tant riche roy, et l'eut amené quand et soy : on lui apporta nouvelles que les Sardains s'estoient revoltés, il les eut bien tost reduit sous sa main ; mais ne voulant pas ni mettre à sac une tant belle ville, ni estre tousjours en peine d'y tenir une armée pour la garder, il s'advisa d'un grand expedient pour s'en asseurer : il y establit des bordeaus, des tavernes et jeux publics, et feit publier une ordonnance que les habitans eussent à en faire estat. Il se trouva si bien de ceste garnison que jamais depuis contre les Lydiens ne fallut tirer un coup d'espée. Ces pauvres et miserables gens s'amuserent à inventer toutes sortes de jeux, si bien que les Latins en ont tiré leur mot, et ce que nous appellons *passetemps*, ils l'appellent LUDE, comme s'ils vouloient dire LYDE. Tous les tirans n'ont pas ainsi declaré exprès qu'ils voulsissent effeminer leurs gens ; mais, pour vrai, ce que celui ordonna formelement et en effect, sous main ils l'ont pourchassé la pluspart. A la vérité, c'est le naturel du menu populaire, duquel le nombre est tousjours plus grand

dedans les villes, qu'il est soubçonneus à l'endroit de celui qui l'aime, et simple envers celui qui le trompe. Ne pensés pas qu'il y ait nul oiseau qui se prenne mieulx à la pipée, ni poisson aucun qui, pour la friandise du ver, s'accroche plus tost dans le haim que tous les peuples s'aleschent vistement à la servitude, par la moindre plume qu'on leur passe, comme l'on dit, devant la bouche; et c'est chose merveilleuse qu'ils se laissent aller ainsi tost, mais seulement qu'on les chatouille. Les theatres, les jeux, les farces, les spectacles, les gladiateurs, les bestes estranges, les medailles, les tableaux et autres telles drogueries, c'estoient aus peuples anciens les apasts de la servitude, le pris de leur liberté, les outils de la tyrannie. Ce moien, ceste pratique, ces allechemens avoient les anciens tirans, pour endormir leurs subjects sous le joug. Ainsi les peuples, assotis, trouvant beaus ces passetemps, amusés d'un vain plaisir qui leur passoit devant les yeulx, s'accoustumoient à servir aussi niaisement, mais plus mal, que les petits enfans qui, pour voir les luisans images des livres enluminés, aprenent à lire. Les rommains tirans s'adviserent encore d'un autre point de festoier souvent les

dizaines publiques, abusant ceste canaille comme il falloit, qui se laisse aller, plus qu'à toute autre chose, au plaisir de la bouche : le plus avisé et entendu d'entr'eus n'eust pas quitté son esculée de soupe pour recouvrer la liberté de la republique de Platon. Les tirans faisoient largesse d'un quart de blé, d'un sestier de vin et d'un sesterce; et lors c'estoit pitié d'ouïr crier VIVE LE ROI! Les lourdaus ne s'avisent pas qu'ils ne faisoient que recouvrer une partie du leur, et que cela mesmes qu'ils recouvrent, le tiran ne le leur eust peu donner, si devant il ne l'avoit osté à eus mesmes. Tel eust amassé aujourd'hui le sesterce, et se fut gorgé au festin public, benissant Tibere et Neron et leur belle liberalité qui, le lendemain, estant contraint d'abandonner ses biens à leur avarice, ses enfans à la luxure, son sang mesmes à la cruauté de ces magnifiques empereurs, ne disoit mot, non plus qu'une pierre, ne se remuoit non plus qu'une souche. Tousjours le populaire a eu cela : il est, au plaisir qu'il ne peut honnestement recevoir, tout ouvert et dissolu; et, au tort et à la douleur qu'il ne peut honnestement souffrir, insensible. Je ne vois pas maintenant personne qui, oiant parler de Neron, ne tremble

mesmes au surnom de ce vilain monstre, de ceste orde et sale peste du monde; et toutefois, de celui là, de ce boutefeu, de ce bourreau, de ceste beste sauvage on peut bien dire qu'après sa mort, aussi vilaine que sa vie, le noble peuple romain en receut tel desplaisir, se souvenant de ses jeux et de ses festins, qu'il fut sur le point d'en porter le deuil; ainsi l'a escrit Corneille Tacite, auteur bon et grave, et des plus certains. Ce qu'on ne trouvera pas estrange, veu que ce peuple là mesmes avoit fait au paravant à la mort de Jules Cæsar, qui donna congé aus lois et à la liberté, auquel personnage il n'y eut, ce me semble, rien qui vaille, car son humanité mesmes, que l'on presche tant, fut plus domageable que la cruauté du plus sauvage tiran qui fust onques, pource qu'à la verité ce fut ceste sienne venimeuse douceur qui, envers le peuple romain, sucra la servitude; mais, apres sa mort, ce peuple là, qui avoit encore en la bouche ses bancquets et en l'esprit la souvenance de ses prodigalités, pour lui faire ses honneurs et le mettre en cendre, amonceloit à l'envi les bancs de la place, et puis lui esleva une colonne, comme au Pere du peuple ((ainsi le portoit le chapiteau), et lui fit

plus d'honneur, tout mort qu'il estoit, qu'il n'en devoit faire par droit à homme du monde, si ce n'estoit paraventure à ceus qui l'avoient tué. Ils n'oublièrent pas aussi cela, les empereurs romains, de prendre communement le tiltre de tribun du peuple, tant pource que cest office estoit tenu pour saint et sacré qu'aussi il estoit establi pour la defense et protection du peuple, et sous la faveur de l'estat. Par ce moien, ils s'asseuroient que le peuple se fieroit plus d'eus, comme s'il devoit en ouir le nom, et non pas sentir les effects au contraire. Aujourd'hui ne font pas beaucoup mieux ceus qui ne font gueres mal aucun, mesmes de consequence, qu'ils ne facent passer devant quelque joly propos du bien public et soulagement commun : car tu scais bien, ô Longa, le formulaire duquel en quelques endroits ils pourroient user assez finement; mais à la plus part, certes, il n'y peut avoir de finesse là où il y a tant d'impudence. Les rois d'Assyrie, et encore après eus ceus de Mede, ne se presentoient en public que le plus tard qu'ils pouvoient, pour mettre en doute ce populas s'ils estoient en quelque chose plus qu'hommes, et laisser en ceste resverie les gens qui font volontiers les ima-

ginatifs aus choses desquelles ils ne peuvent juger de veue. Ainsi tant de nations, qui furent asses long temps sous cest empire assyrien, avec ce mistere s'accoustumoient à servir et seruoient plus volontiers, pour ne sçavoir pas quel maistre ils avoient, ni à grand' peine s'ils en avoient, et craignoient tous, à crédit, un que personne jamais n'avoit veu. Les premiers rois d'Égypte ne se monstroient gueres, qu'ils ne portassent tantost un chat, tantost une branche, tantost du feu sur la teste, et se masquoient ainsi et faisoient les basteleurs; et, en ce faisant, par l'estrangeté de la chose ils donnoient à leurs subjects quelque reverence et admiration, où, aus gens qui n'eussent esté ou trop sots ou trop asservis, ils n'eussent appresté, ce m'est advis, sinon passe-tems et risée. C'est pitié d'ouïr parler de combien de choses les tirans du temps passé faisoient leur profit pour fonder leur tyrannie; de combien de petits moiens ils se seruoient, aians de tout tems trouvé ce populas fait à leur poste, auquel il ne sçavoient si mal tendre filet qu'ils ne s'y vinsent prendre; lequel ils ont tousjours trompé à si bon marché qu'ils ne l'assujettissoient jamais tant que lors qu'ils s'en moquoient le plus.

Que dirai-je d'une autre belle bourde que les peuples anciens prindrent pour argent content ? Ils creurent fermement que le gros doigt de Pyrrhe, roy des Epirotes, faisoit miracles et guérissoit les malades de la rate ; ils enrichirent encore mieus le conte, que ce doigt, après qu'on eut bruslé tout le corps mort, s'estoit trouvé entre les cendres, s'estant sauvé, maugré le feu. Tousjours ainsi le peuple sot fait lui mesmes les mensonges, pour puis après les croire. Prou de gens l'ont ainsi escrit, mais de façon qu'il est bel à voir qu'ils ont amassé cela des bruits de ville et du vain parler du populas. Vespasian, revenant d'Assyrie et passant à Alexandrie pour aller à Romme s'emparer de l'empire, fait merveilles : il addressoit les boiteus, il rendoit clair-voians les aveugles, et tout plein d'autres belles choses ausquelles qui ne pouvoit voir la faute qu'il y avoit, il estoit à mon advis plus aveugle que ceus qu'il guérissoit. Les tirans mesmes trouvoient bien estrange que les hommes peussent endurer un homme leur faisant mal ; ils vouloient fort se mettre la religion devant pour gardecorps, et, s'il estoit possible, emprunter quelque eschantillon de la divinité, pour le maintien de leur meschante

vie. Donques Salmonée, si l'on croit à la sibyle de Virgile en son enfer, pour s'estre ainsi moqué des gens et avoir voulu faire du Juppiter, en rend maintenant conte, et elle le veit en l'arrier-enfer.

*Souffrant cruels tourmens, pour vouloir imiter  
Les tonnerres du ciel, et feus de Juppiter.  
Dessus quatre coursiers celui alloit, branlant  
Haut monté dans son poing un grand flambeau brillant.  
Par les peuples gregeois et dans le plein marché,  
De la ville d'Élide haut il avoit marché  
Et faisant sa bravade ainsi entreprenoit  
Sur l'honneur qui, sans plus, aus dieus appartenoit.  
L'insensé, qui l'orage et foudre inimitable  
Contrefaisoit d'airain et d'un cours effroiable  
De chevas cornepiés le Pere tout puissant :  
Lequel, bien tost après, ce grand mal punissant ,  
Lança, non un flambeau, non pas une lumière  
D'une torche de cire, avecques sa fumiére,  
Et de ce rude coup d'une horrible tempeste,  
Il le porta à bas, les pieds par dessus teste.*

Si cestuy qui ne faisoit que le sot est à ceste heure si bien traité là bas, je croi que ceus qui ont abusé de la religion, pour estre meschans, s'y trouveront encore à meilleures enseignes.

Les nostres semerent en France je ne sçai quoi de tel, des crapaus, des fleurdelis, l'ampoule et l'oriflamb. Ce que de ma part, comment qu'il en soit, je ne veus pas mescroire, puis que nous ni

nos ancestres n'avons eu jusques ici aucune occasion de l'avoir mescreu, aians tousjours eu des rois si bons en la paix et si vaillans en la guerre, qu'ancore qu'ils naissent rois, si semble il qu'ils ont esté non pas faits comme les autres par la nature, mais choisis par le Dieu toutpuissant, avant que naistre, pour le gouvernement et la conservation de ce royaume; et ancore, quand cela n'y seroit pas, si ne voudrois-je pas pour cela entrer en lice pour debattre la verité de nos histoires, ni les esplucher si privement, pour ne tollir ce bel esbat, où se pourra fort escrimer notre poësie françoise, maintenant non pas accoustrée, mais, comme il semble, faite tout à neuf par nostre Ronsard, nostre Baïf, nostre du Bellay, qui en cela avancent bien tant nostre langue, que j'ose esperer que bien tost les Grecs ni les Latins n'auront gueres, pour ce regard, devant nous, sinon possible le droit d'aisnesse. Et certes je ferois grand tort à nostre rime, car j'use volontiers de ce mot, et il ne me desplait point pour ce qu'ancore que plusieurs l'eussent rendu mechanicque, toutefois je voy assés de gens qui sont à mesmes pour la ranoblir et lui rendre son premier honneur; mais je lui ferois, di-je, grand tort de lui oster main-

tenant ces beaux contes du roi Clovis, ausquels desjà je voy, ce me semble, combien plaisamment, combien à son aise s'y esgiera la veine de nostre Ronsard, en sa Franciade. J'entens sa portée, je connois l'esprit aigu, je sçay la grace de l'homme : il fera ses besoignes de l'oriflamb aussi bien que les Romains de leurs ancilles

*et des boucliers du ciel en bas jettés,*

ce dit Virgile; il mesnagera nostre ampoule aussi bien que les Athéniens le panier d'Eric-tone; il fera parler de nos armes aussi bien qu'eux de leur olive qu'ils maintiennent estre encore en la tour de Minerve. Certes je serois outrageus de vouloir dementir nos livres et de courir ainsi sur les erres de nos poëtes. Mais pour retourner d'où, je ne sçay comment, j'avois destourné le fil de mon propos, il n'a jamais esté que les tirans, pour s'asseurer, ne se soient efforcés d'accoustumer le peuple envers eus, non seulement à obéissance et servitude, mais encore à devotion. Donques ce que j'ay dit jusques icy, qui apprend les gens à servir plus volontiers, ne sert gueres aus tirans que pour le menu et grossier peuple.

Mais maintenant je viens à un point, lequel

est à mon avis le ressort, et le secret de la domination, le soustien et fondement de la tyrannie. Qui pense que les halebardes des gardes, et l'assiete du guet garde les tirans, à mon jugement se trompe fort; et s'en aident ils, comme je croy, plus pour la formalité et espouvantail que pour fiance qu'ils y ayent. Les archers gardent d'entrer au palais les mal-habillés qui n'ont nul moyen, non pas les biens armés qui peuvent faire quelque entreprise. Certes, des empereurs romains il est aisé à conter qu'il n'en y a pas eu tant qui aient eschappé quelque dangier par le secours de leurs gardes, comme de ceus qui ont esté tués par leurs archers mesmes. Ce ne sont pas les bandes des gens à cheval, ce ne sont pas les compagnies des gens de pied, ce ne sont pas les armes qui defendent le tiran; on ne le croira pas du premier coup, mais certes il est vray. Ce sont tousjours quatre ou cinq qui maintiennent le tiran, quatre ou cinq qui lui tiennent tout le païs en servage. Tousjours il a esté que cinq ou six ont eu l'oreille du tiran, et s'y sont approché d'eus mesmes, ou bien ont esté appelés par lui, pour estre les complices de ses cruautés, les compagnons de ses plaisirs, les macquereaus de ses

voluptés, et communs aus biens de ses pilleries. Ces six adressent si bien leur chef, qu'il faut, pour la société, qu'il soit meschant, non pas seulement de ses meschancetés, mais encore des leurs. Ces six ont six cent qui proufisent sous eus, et font de leurs six cent ce que les six font au tiran. Ces six cent en tiennent sous eus six mille, qu'ils ont eslevé en estat, ausquels ils font donner ou le gouvernement des provinces, ou le maniemment des deniers, afin qu'ils tiennent la main à leur avarice et cruauté et qu'ils l'executent quand il sera temps, et facent tant de maus d'allieurs qu'ils ne puissent durer que sous leur ombre, ni s'exempter que par leur moien des loix et de la peine. Grande est la suite qui vient après cela, et qui voudra s'amuser à devider ce filet, il verra que, non pas les six mille, mais les cent mille, mais les millions, par ceste corde, se tiennent au tiran, s'aidant d'icelle comme, en Homere, Jupiter qui se vante, s'il tire la chesne, d'emmener vers soi tous les dieus. De là venoit la creue du senat sous Jules, l'establissement de nouveaux estats, erection d'offices; non pas certes, à le bien prendre, reformation de la justice, mais nouveaux soustiens de la tyrannie. En somme, que

l'on en vient là, par les faveurs ou soufaveurs, les guains ou reguains qu'on a avec les tirans, qu'il se trouve en fin quasi autant de gens ausquels la tyrannie semble estre profitable, comme de ceus à qui la liberté seroit agréable. Tout ainsi que les medecins disent qu'en nostre corps, s'il y a quelque chose de gasté, deslors qu'en autre endroit il s'y bouge rien, il se vient aussi tost rendre vers ceste partie vereuse : pareillement, deslors qu'un roi s'est déclaré tiran, tout le mauvais, toute la lie du royaume, je ne dis pas un tas de larronneaus et essorillés, qui ne peuvent gueres en une republicque faire mal ne bien, mais ceus qui sont taschés d'une ardente ambition et d'une notable avarice, s'amassent autour de lui et le soustiennent pour avoir part au butin, et estre, sous le grand tiran, tiranneaus eusmesmes. Ainsi font les grands voleurs et les fameux corsaires : les uns discourent le país, les autres chevalent les voiageurs; les uns sont en embusche, les autres au guet; les autres massacrent, les autres despoillent, et encore qu'il y ait entr'eus des preeminences, et que les uns ne soient que vallets, les autres chefs de l'assemblée, si n'en y a il à la fin pas un qui ne se sente sinon du principal bu-

tin, au moins de la recherche. On dit bien que les pirates ciliciens ne s'assemblerent pas seulement en si grand nombre, qu'il falut envoyer contr'eus Pompée le grand; mais encore tirerent à leur alliance plusieurs belles villes et grandes cités, aus havres desquelles ils se mettoient en seureté revenans des courses, et pour recompense leur bailloient quelque profit du recelement de leur pillage.

Ainsi le tiran asservit les subjects les uns par le moien des autres, et est gardé par ceus desquels, s'ils valaient rien, il se devoit garder; et, comme on dit, pour fendre du bois il fait les coings du bois mesme. Voilà ses archers, voilà ses gardes, voilà ses halebardiers; non pas qu'eus-mesmes ne souffrent quelque fois de lui, mais ces perdus, et abandonnés de Dieu et des hommes, sont contens d'endurer du mal, pour en faire non pas à celui qui leur en fait, mais à ceus qui endurent comme eus, et qui n'en peuvent mais. Toutefois, voians ces gens là, qui nacquettent le tiran pour faire leurs besongnes de sa tyrannie et de la servitude du peuple, il me prend souvent esbahissement de leur meschanceté, et quelque fois pitié de leur sottise : car, à dire

vrai, qu'est ce autre chose de s'approcher du tiran que se tirer plus arriere de sa liberté, et par maniere de dire serrer à deus mains et embrasser la servitude? Qu'ils mettent un petit à part leur ambition et qu'ils se deschargent un peu de leur avarice, et puis qu'ils se regardent eus mesmes et qu'ils se reconnoissent, et ils verront clairement que les villageois, les païsans, lesquels tant qu'ils peuvent ils foulent aus pieds, et en font pis que de forsats ou esclaves, ils verront, di-je, que ceus là, ainsi mal menés, sont toutefois, aus pris d'eus, fortunés et aucunement libres. Le laboureur et l'artisan, pour tant qu'ils soient asservis, en sont quittes en faisant ce qu'on leur dit; mais le tiran voit les autres qui sont près de lui, coquinans et mendians sa faveur : il ne faut pas seulement qu'ils facent ce qu'il dit, mais qu'ils pensent ce qu'il veut, et souvent, pour lui satisfaire, qu'ils previennent encore ses pensées. Ce n'est pas tout à eus de lui obeïr, il faut encore lui complaire; il faut qu'ils se rompent, qu'ils se tourmentent, qu'ils se tuent à travailler en ses affaires, et puis qu'ils se plaisent de son plaisir, qu'ils laissent leur goust pour le sien, qu'ils forcent leur complexion, qu'ils despouillent

leur naturel ; il faut qu'ils se prennent garde à ses parolles, à sa vois, à ses signes et à ses yeulx ; qu'ils n'aient ny œil, ny pied, ny main, que tout ne soit au guet pour espier ses volontés et pour descouvrir ses pensées. Cela est ce vivre heureusement ? cela s'appelle il vivre ? est il au monde rien moins supportable que cela, je ne dis pas à un homme de cœur, je ne di pas à un bien né, mais seulement à un qui ait le sens commun, ou, sans plus, la face d'homme ? Quelle condition est plus miserable que de vivre ainsi, qu'on n'aie rien à soy, tenant d'autrui son aise, sa liberté, son corps et sa vie ?

Mais ils veulent servir pour avoir des biens : comme s'il pouvoient rien gagner qui fust à eus, puis qu'ils ne peuvent pas dire de soy qu'ils soient à eusmesmes ; et comme si aucun pouvoit avoir rien de propre sous un tiran, ils veulent faire que les biens soient à eus, et ne se souviennent pas que ce sont eus qui lui donnent la force pour oster tout à tous, et ne laisser rien qu'on puisse dire estre à personne ; ils voient que rien ne rend les hommes sujets à sa cruauté que les biens ; qu'il n'y a aucun crime envers lui digne de mort que le dequoy ; qu'il n'aime que les richesses et

ne defait que les riches, et ils se viennent presenter, comme devant le boucher, pour s'y offrir ainsi plains et refaits et lui en faire envie. Ces favoris ne se doivent pas tant souvenir de ceus qui ont gagné au tour des tirans beaucoup de biens, comme de ceus qui, aians quelque temps amassé, puis après y ont perdu et les biens et les vies; il ne leur doit pas tant venir en l'esprit combien d'autres y ont gagné de richesses, mais combien peu ceus là les ont gardées. Qu'on discoure toutes les anciennes histoires, qu'on regarde celles de nostre souvenance, et on verra tout à plein combien est grand le nombre de ceus qui, aians gagné par mauvais moiens l'oreille des princes, aians ou employé leur mauvaistie ou abusé de leur simplese, à la fin par ceus là mesmes ont esté aneantis, et autant qu'ils y avoient trouvé de facilité pour les elever, autant y ont ils congneu puis après d'inconstance pour les abatre. Certainement en si grand nombre de gens qui se sont trouvé jamais près de tant de mauvais rois, il en a esté peu, ou comme point, qui n'aient essayé quelque fois en eus mesmes la cruauté du tiran qu'ils avoient devant attisée contre les autres : le plus souvent s'estant enrichis, sous ombre de

sa faveur, des despoilles d'autrui, il l'ont à la fin eusmesmes enrichi de leurs despoilles.

Les gens de bien mesmes, si quelque fois il s'en trouve quelqu'un aimé du tiran, tant soient ils avant en sa grace, tant reluisse en eus la vertu et intégrité, qui voire aus plus meschans donne quelque reverence de soi quand on le voit de près, mais les gens de bien, di-ie, n'y sçauroient durer, et faut qu'ils se sentent du mal commun, et qu'à leurs despens ils esprouvent la tyrannie. Un Seneque, un Burre, un Thrasée, ceste terne de gens de bien, lesquels mesmes les deus leur male fortune approcha du tiran et leur mit en main le maniemment de ses affaires, tous deus estimés de lui, tous deus chers, et encore l'un l'avoit nourri et avoit pour gages de son amitié la nourriture de son enfance; mais ces trois là sont suffisans tesmoins, par leur cruelle mort, combien il y a peu d'assurance en la faveur d'un mauvais maistre: et, à la vérité, quelle amitié peut on esperer de celui qui a bien le cœur si dur que d'haïr son royaume, qui ne fait que lui obeïr, et lequel, pour ne se savoir pas encore aimer, s'appauvrit lui mesme et destruit son empire?

Or, si on veut dire que ceus là pour avoir bien

vescu sont tombés en ces inconveniens, qu'on regarde hardiment au tour de celui là mesme, et on verra que ceus qui vindrent en sa grâce et s'y maintindrent par mauvais moiens ne furent pas de plus longue durée. Qui a ouï parler d'amour si abandonnée, d'affection si opiniastre? qui a jamais leu d'homme si obstinement acharné envers femme que celui là envers Popée? or fut elle après empoisonnée par lui mesme. Agrippine sa mere avoit tué son mari Claude pour lui faire place à l'empire; pour l'obliger, elle n'avoit jamais fait difficulté de rien faire ni de souffrir : donques son fils mesme, son nourrisson, son empereur fait de sa main, après l'avoir souvent faillie, enfin lui osta la vie; et n'y eut lors personne qui ne dit qu'elle avoit trop bien merité ceste punition, si c'eust esté par les mains de tout autre que de celui à qui elle l'avoit baillée. Qui fut oncques plus aisé à manier, plus simple, pour le dire mieus, plus vrai niais que Claude l'empereur? qui fut oncques plus coiffé de femme que lui de Messaline? Il la meit en fin entre les mains du bourreau. La simplese demeure tousjours aus tirans, s'ils en ont, à ne sçavoir bien faire; mais je ne sçay comment à la

fin, pour user de cruauté, mesmes envers ceus qui leur sont près, si peu qu'ils ont d'esprit, cela mesme s'esveille. Assés commun est le beau mot de cest autre là qui, voiant la gorge de sa femme decouverte, laquelle il aimoit le plus, et sans laquelle il sembloit qu'il n'eust sceu vivre, il la carressa de ceste belle parole : « Ce beau col sera tantost coupé, si je le commande. » Voilà pourquoi la plus part des tirans anciens estoient communement tués par leurs plus favoris, qui, aians congneu la nature de la tyrannie, ne se pouvoient tant asseurer de la volonté du tiran comme ils se deffoient de sa puissance. Ainsi fut tué Domitian par Estienne, Commode par une de ses amies mesmes, Antonin par Macrin, et de mesme quasi tous les autres.

C'est cela que certainement le tiran n'est jamais aimé ni n'aime. L'amitié, c'est un nom sacré, c'est une chose sainte; elle ne se met jamais qu'entre gens de bien, et ne se prend que par une mutuelle estime; elle s'entretient non tant par bienfaits que par la bonne vie. Ce qui rend un ami asseuré de l'autre, c'est la connoissance qu'il a de son intégrité: les respondens qu'il en a, c'est son bon naturel, la foi et la constance.

Il n'i peut avoir d'amitié là où est la cruauté, là où est la desloiauté, là où est l'injustice; et entre les meschans, quand ils s'assemblent, c'est un complot, non pas une compaignie; ils ne s'entr'aient pas, mais ils s'entrecraignent; ils ne sont pas amis, mais ils sont complices.

Or, quand bien cela n'empescheroit point, ancore seroit il mal aisé de trouver en un tiran un amour assurée, par ce qu'estant au dessus de tous, et n'ayant point de compaignon, il est desjà au delà des bornes de l'amitié, qui a son vrai gibier en l'égalité, qui ne veut jamais clocher, ains est tousjours egale. Voilà pourquoi il y a bien entre les voleurs (ce dit on) quelque foi au partage du butin, pource qu'ils sont pairs et compaignons, et s'ils ne s'entr'aient, au moins ils s'entrecraignent et ne veulent pas, en se desunissant, rendre leur force moindre; mais du tiran, ceus qui sont ses favoris n'en peuvent avoir jamais aucune assurance, de tant qu'il a appris d'eus mesmes qu'il peut tout, et qu'il n'y a droit ni devoir aucun qui l'oblige; faisant son estat de conter sa volonté pour raison, et n'avoir compaignon aucun, mais d'estre de tous maistre. Doncques n'est ce pas grand' pitié que, voiant tant

d'exemples apparens, voiant le dangier si present, personne ne se vueille faire sage aus despens d'autrui, et que, de tant de gens s'approchans si volontiers des tirans, qu'il n'i en ait pas un qui ait l'avisement et la hardiesse de leur dire ce que dit, comme porte le conte, le renard au lyon qui faisoit le malade : « Je t'irois volontiers voir en ta tasniere ; mais je voi assés de traces de bestes qui vont en avant vers toi, mais qui reviennent en arriere je n'en vois pas une. »

Ces miserables voient reluire les tresors du tiran et regardent tous esbahis les raions de sa braveté ; et, allechés de ceste clarté, ils s'approchent, et ne voient pas qu'ils se mettent dans la flamme qui ne peut faillir de les consommer : ains le satyre indiscret (comme disent les fables anciennes), voiant esclairer le feu trouvé par Prométhé, le trouva si beau qu'il l'alla baiser et se brusla ; ainsi le papillon qui, esperant jouir de quelque plaisir, se met dans le feu pource qu'il reluit ; il esprouve l'autre vertu, celle qui brusle, ce dit le poëte toscan. Mais encore, mettons que ces mignons eschangent les mains de celui qu'ils servent, ils ne se sauvent jamais du roi qui vient après : s'il est bon, il faut rendre conte de recon-

noistre au moins lors la raison ; s'il est mauvais et pareil à leur maistre, il ne sera pas qu'il n'ait aussi bien ses favoris, lesquels communement ne sont pas contens d'avoir à leur tour la place des autres, s'ils n'ont encore le plus souvent et les biens et les vies. Se peut il donc faire qu'il se trouve aucun qui, en si grand péril et avec si peu d'assurance, vueille prendre ceste malheureuse place, de servir en si grand'peine un si dange-reux maistre? Quelle peine, quel martire est ce! vrai Dieu! estre nuit et jour après pour songer de plaire à un, et neantmoins se craindre de lui plus que d'homme du monde; avoir tousjours l'œil au guet, l'oreille aux escoutes, pour espier d'où viendra le coup, pour descouvrir les embusches, pour sentir la mine de ses compaignons, pour aviser qui le trahit, rire à chacun et neantmoins se craindre de tous, n'avoir aucun ni ennemi ouvert ny ami assuré; aiant tousjours le visage riant et le cœur transi, ne pouvoir estre joieus, et n'oser estre triste!

Mais c'est plaisir de considerer qu'est ce qui leur revient de ce grand tourment, et le bien qu'ils peuvent attendre de leur peine et de leur miserable vie. Volontiers le peuple, du mal qu'il

souffre, n'en accuse point le tiran, mais ceus qui le gouvernement : ceus là, les peuples, les nations, tout le monde, à l'envi, jusques aux païsans, jusques aus laboureurs, ils sçavent leurs noms, ils dechifrent leurs vices, ils amassent sur eus mille outrages, mille vilenies, mille maudissons; toutes leurs oraisons, tous leurs veus sont contre ceus là; tous leurs malheurs, toutes les pestes, toutes leurs famines, ils les leur reprochent; et si quelque fois ils leur font par apparence quelque honneur, lors mesmes ils les maugreent en leur cœur, et les ont en horreur plus estrange que les bestes sauvages. Voilà la gloire, voilà l'honneur qu'ils reçoivent de leur service envers les gens, desquels, quand chacun auroit une piece de leur corps, ils ne seroient pas encore, ce leur semble, assés satisfaits ni à demisaoulés de leur peine; mais certes, encore après qu'ils sont morts, ceus qui viennent après ne sont jamais si paresseus que le nom de ces *mangepeuples* ne soit noirci de l'encre de mille plumes, et leur reputation deschirée dans mille livres, et les os mesmes, par maniere de dire, traînés par la posterité, les punissans, encore après leur mort, de leur meschante vie.

Aprenons donc quelque fois, aprenons à bien faire : levons les yeulx vers le ciel, ou pour nostre honneur, ou pour l'amour mesmes de la vertu, *ou certes, à parler à bon escient, pour l'amour et honneur de Dieu tout puissant*, qui est assureté tesmoin de nos faits et juste juge de nos fautes. De ma part, je pense bien, et ne suis pas trompé puis qu'il n'est rien si contraire à Dieu, tout liberal et debonnaire, que la tyrannie, qu'il reserve là bas à part pour les tirans et leurs complices quelque peine particuliere.







## NOTES

- Page 3, ligne 2. — *Quand et soy, avec soi.*
- P. 4, l. 18. — *De là en avant*, désormais; synonyme de *d'ores en avant*, qui est devenu « dorénavant ».
- P. 5, l. 13. — *Hommeau*, petit homme.
- P. 5, l. 21. — *Recreu*, sans force, lâche.
- P. 6, l. 15. — *Escheler*, escalader.
- P. 7, l. 14. — *Guerdon*, récompense. Du grec  $\chi\acute{\epsilon}\rho\delta\omicron\varsigma$ .
- P. 8, l. 17. — *Mastiner*, traiter durement, opprimer.
- P. 8, l. 25. — *Mais que*, pourvu que.
- P. 11, l. 7. — *Defaut*, fait défaut, manque.
- P. 12, l. 1. — *Meshui*, désormais. Signifie, mot à mot, « jamais aujourd'hui », c'est-à-dire plus tard.
- P. 14, l. 1. — *Long temps a*, il y a longtemps.
- P. 15, l. 23. — *Aucunement*, en quelque sorte.
- P. 17, l. 7. — *Ce maid' Dieu*, qu'en cela m'aide Dieu, Dieu m'assiste.
- P. 17, l. 23. — *D'ores en là*, désormais. (V. la note de la page 4, l. 18.)
- P. 18, l. 3. — *N'i voiant plus d'ordre*, n'y voyant plus moyen.
- P. 18, l. 24. — *Ce Longa*, auquel s'adresse La Boétie,

est, suivant M. Payen, Bertrand de Larmandie, quatrième du nom, baron de Longa ou Longua (château situé dans la commune de Sainte-Foy-de-Longa, arrondissement de Bergerac). Il devait avoir précisément le même âge que La Boétie.

P. 20, l. 14. — *Estranger de*, éloigner de, faire qu'on devienne étranger à une chose.

P. 22, l. 3. — Les Siciliens appellent aujourd'hui Syracuse Saragusa ou Saragosa.

P. 22, l. 8. — *Bonne piece* est employé ici dans le sens familier que nous lui donnons aujourd'hui. M. Littré, dans son *Dictionnaire* (t. II, p. 1109, 4<sup>e</sup> col., l. 6), attribue à Montaigne la phrase de La Boétie.

P. 23, l. 11. — *Se fit ordinaire* à, s'habitua.

P. 25, l. 9. — *Huchet*, cor pour appeler (*hucher*) les chiens.

P. 25, l. 20. — *Ramentevoir*, remettre dans l'esprit, rappeler.

P. 26, l. 16. — *Sepaiat* a été imprimé par erreur en un seul mot, au lieu de *se paiat*.

P. 28, l. 19. — *Despescher*, délivrer.

P. 28, l. 25. — *A belle aventure*, en jugeant au hasard, en devinant.

P. 30, l. 10. — *Courtaut*, cheval qui a le crin et les oreilles coupés. (*Dictionnaire de Nicot*.)

P. 30, l. 13. — *Se gorgiasent*, se rengorgent, se pavant. — *Barde*, armure de cheval, *bardé* de fer pour la bataille.

P. 32, l. 11. — *Casque*. *Casca* est celui des conjurés qui porta le premier coup à César. Aucune des éditions de la *Servitude volontaire* ne donne ce troisième nom.

P. 32, l. 17. — *S'assurer de*, être sûr de.

P. 33, l. 17. — *Bel à voir*, facile de voir.

P. 33, l. 21. — *Qu'il leur en fût bien succédé*, qu'ils eussent réussi.

P. 35, l. 16. — Ce livre de Xénophon est *Ἱέρων ἢ Τύραννος*, *Hiéron ou le Tyran*.

P. 38, l. 6. — *Haim*, hameçon, de *hamus*.

P. 39, l. 1. — *Dizaines publiques*, les décuries du peuple.

P. 41, l. 16. — Pour *Longa*, voir la note de la page 18, ligne 24.

P. 41, l. 25. — Ceux qui font les *imaginatifs* sont ceux qui se laissent aller aux fantaisies de leur imagination.

P. 42, l. 7. — *A crédit*, de confiance.

P. 42, l. 21. — *A leur poste*, à leur gré.

P. 43, l. 10. — *Prou*, beaucoup.

P. 43, l. 15. — *Addressoit*, redressait.

P. 45, l. 11. — *Tollir*, enlever, de *tollere*.

P. 45, l. 22. — *Mechanique*, vulgaire.

P. 46, l. 9. — *Mesnagera*, mettra à profit.

P. 46, l. 10. — Il est ici question d'une corbeille qu'on supposait descendue du ciel, et qui était portée dans le temple de Cérès quand on célébrait sa fête. C'est l'origine de la cérémonie des corbeilles, qui fut instituée sous le règne d'Erichthonius.

P. 46, l. 15. — *Erres*, errements.

P. 48, l. 2. — *Adressent*, dressent.

P. 49, l. 8. — M. Feugère, dans son édition des *Œuvres complètes de La Boétie*, s'appuyant sur ce que *bouge* veut dire renflement, en conclut qu'ici *bouger* signifie « pousser en tumeur ». La phrase nous paraît pouvoir s'expliquer plus simplement. *S'il s'y bouge rien* veut dire, selon nous, « s'il y a quelque mouvement dans les humeurs ». Si, en effet, le mal qui prend naissance en un autre endroit poussait en tumeur, il n'irait pas se rendre vers la partie déjà malade.

P. 49, l. 12. — *Essorrillé*, qui a eu les oreilles coupées pour quelque méfait, homme perdu de réputation.

P. 49, l. 19. — *Chevaler*, poursuivre à cheval.

P. 50, l. 21. — *Nacqueter*, servir basement. Le *naquet* était le garçon qui, au jeu de paume, servait les joueurs.

P. 51, l. 4. — *Un petit*, un peu.

P. 52, l. 25. — *Le dequoy*, l'aisance. C'est dans ce sens que le peuple dit encore : « avoir de quoi ».

P. 54, l. 11. — *Terne*, réunion de trois personnes. Ce mot, qui n'a plus qu'une signification toute spéciale, est devenu masculin.

P. 55, l. 2 — *Celui là mesme*, c'est Néron.

P. 55, l. 15. — *Après l'avoir souvent faillie*. On dirait plus vulgairement aujourd'hui : « après l'avoir manquée ».

P. 56, l. 4. — *Cest autre là* est Caligula.

P. 56, l. 15. — *Antonin*, Antonin Caracalla.

P. 56, dernières lignes. — Il sera intéressant de comparer ces quelques lignes avec le chapitre de Montaigne sur l'amitié.

P. 58, l. 13. — *Braveté* ou *braverie*, luxe de la toilette.

P. 58, l. 22. — *Le poëte toscan* est Pétrarque.

P. 60, l. 6. — *Maudisson*, malédiction.

P. 60, l. 20. — *Mangepeuple*. C'est le fameux *δημοβόρος* d'Homère.

P. 61, l. 5 et 6. — Le passage en italiques ne se trouve dans aucune des éditions, où son absence rend la phrase inintelligible.



*Imprimé par D. JOUAUST*

POUR LA COLLECTION

DES PETITS CHEFS-D'ŒUVRE

SEPTEMBRE 1872

IMPRIMERIE DE J. JOUVE

1872

DES PETITS CHÈRES-DEUXIÈME

1872









1830-1835

1836-1840

1841-1845

1846-1850

1851-1855

1856-1860

1861-1865

LES  
PETITS CHEFS-D'OEUVRE

---

Nous donnons sous ce titre les petites œuvres des grands écrivains, ainsi que les petits chefs-d'œuvre d'auteurs dont souvent un seul ouvrage a fait la réputation.

Quoique cette collection ne doive comprendre que des ouvrages connus, néanmoins le luxe avec lequel elle est imprimée la destine encore à un public d'élite; aussi le tirage en est-il fait à petit nombre. Il est tiré en outre 50 exemplaires de choix, dont 25 sur papier de Chine et 25 sur papier Whatman.

La collection des *Petits Chefs d'œuvre*, étant absolument identique à celle du *Cabinet du Bibliophile* pour le format et pour les conditions typographiques, pourra figurer à côté d'elle dans les bibliothèques. Seulement, le chiffre du tirage étant moins restreint, le prix des volumes sera moins élevé. — Malgré l'avantage que présente, dans la vente d'une collection, l'établissement d'un prix uniforme, nous avons adopté des prix différents suivant la contenance des volumes. Nous avons cru devoir conserver à chaque ouvrage son individualité, ne voulant pas être obligé, pour atteindre à un certain nombre de pages, de réunir parfois des productions qui n'eussent entre elles aucune analogie.

EN VENTE

<i>Voyage autour de ma Chambre</i> . . . . .	2 fr. 50
<i>Turcaret</i> . . . . .	3 fr. 50
<i>Ver-Vert, etc.</i> . . . . .	2 fr. »
<i>La Servitude volontaire</i> . . . . .	2 fr. 50

SOUS PRESSE

*Contes d'Hamilton*, 4 volumes.